

ANNE ET PATRICK POIRIER. VAGABONDAGES
ARGENTINIQUES. 50 ANS DE BRICOLAGE
PHOTOGRAPHIQUE – Maison européenne de la
Photographie, Paris 4^e – Jusqu'au 29 novembre

Anne et Patrick Poirier, photographes de l'intranquillité

Il est toujours excitant de découvrir un corpus photographique dont on ignorait jusqu'à présent toute l'importance. À la Maison européenne de la photographie, à Paris, les « vagabondages argentiniques » d'Anne et Patrick Poirier, orchestrés par la commissaire d'exposition Laure Martin, sont une véritable révélation. *Par Natacha Wolinski*



Le duo Anne et Patrick Poirier occupe le terrain de l'art contemporain depuis cinq décennies déjà, avec une œuvre entièrement vouée à un travail de mémoire. On connaissait les installations spectaculaires de ces deux artistes qui œuvrent ensemble depuis cinquante ans, les grandes maquettes de sites antiques, de villes enfouies ou de cités imaginaires et utopiques qui ont été exposées dans le monde entier. On ignorait qu'en parallèle, ils avaient « presque toujours fait un inventaire des lieux où (ils) allaient avec des notes, des carnets de fouille, des moulages, des empreintes sur papier mais aussi des photographies », comme l'explique Anne Poirier. « Notre travail photographique est lié à notre vie et à nos déplacements », précise-t-elle, ce qui ne signifie pas pour autant que l'on a affaire à des images documentaires. Tant s'en faut. Si, au gré du parcours, l'on voyage bien de Rome à Berlin et d'Angkor à Palmyre, dans des villes grevées de ruines ou sur des sites archéologiques sauvés de l'oubli, les images qui sont présentées restituent plutôt des constructions mentales, des paysages revisités par l'imaginaire, des lieux fantômes réinventés dans la chambre photographique. « Nous avons commencé à pratiquer la photographie

dès nos débuts à la Villa Médicis à Rome, raconte Patrick Poirier. Nous étions intéressés par ce matériau souple qu'est la pellicule avec lequel on peut jouer comme un peintre ou un sculpteur joue avec la matière. Balthus, le directeur de la Villa, nous a laissés créer un laboratoire photo et dès le départ, en autodidactes, nous nous sommes livrés à des bricolages qui laissent place au hasard et à l'inattendu. Nous étions autant influencés par la photographie historique, illustrée par Gustave Le Gray ou Édouard Baldus, que par la photo expérimentale incarnée par Man Ray ou Raoul Ubac ».



NOUS PARVIENNENT AUSSI
DES VUES AÉRIENNES
D'OSTIA ANTICA VIRÉES
AU ROSE, AU BLEU
OU AU SÉPIA

De Rome nous parviennent des photogrammes de verres brisés ou de fragments de sculptures antiques. Placés directement sur un film vierge dans l'agrandisseur, ces objets acquièrent une présence transparente et fantomatique. Nous parviennent aussi des vues aériennes d'Ostia Antica virées au rose, au bleu ou au sépia. Ces images étrangement évanescentes sont un leurre puisqu'elles sont en réalité des captures oniriques d'une grande maquette en terre cuite de l'ancien

port de Rome qu'ils ont réalisée en 1970. À Berlin, à la fin des années 1970, le couple joue les Sherlock Holmes de l'histoire, cadrant leur main tenant une loupe qui agrandit des impacts de balles sur les murs de l'ancien musée des Arts décoratifs. Il épie aussi les épiphanies du quotidien avec une caméra super 8 posée dans la rue : elle saisit des scènes aléatoires et mystérieuses d'un monde en déshérence – silhouettes faisant cueillette de débris dans les décombres, ouvriers noyés de poussière abattant les derniers restes d'immeubles naufragés... À Palmyre, dans les années 1990, ils rehaussent de rouge sang (il s'agit de l'aniline en réalité) les photos noir et blanc qu'ils

prennent de la ville antique. Ils anticipent ainsi de vingt ans l'assassinat de l'archéologue Khaled al-Assad (l'ancien directeur du site de Palmyre) et la destruction des temples.

Rien de morbide ni de nostalgique pourtant dans toutes ces images qui frappent par leur beauté plastique. Comme l'écrit très justement Angela Madesani dans le superbe catalogue de l'exposition, « la ruine, chez eux, n'est pas forcément liée à l'Antiquité. Elle est une métaphore des menaces qui pèsent sur le monde ». En 1991, les deux artistes écrivaient déjà : « Nous croyons profondément (..) que l'intolérance sous ses formes les plus hideuses commence avec l'ignorance et la destruction de la mémoire, que notre époque s'emploie à accélérer la destruction des cultures et de la nature, et qu'il nous incombe, dans la mesure de nos faibles moyens, de lutter contre cette amnésie, cette destruction généralisée... ».

Ce sentiment de vulnérabilité qui régit le monde se ressent encore dans les nombreuses images de pétales de fleurs prises tout au long de leur vie. En 1977, ils incisent des pétales de roses avec des épines. En 1996, ils taillent des camélias avec un cutter, flétrissent les pétales dans la glace ou bien les tatouent à l'encre rouge, inscrivant sur la chair blanche des fleurs les mots « Sex », « Hésitation » ou « Fragility ». En 2013, ils entreprennent des photogrammes tirés en grand format de pétales qui semblent, cette fois-ci, littéralement traversés par la lumière. Grâce cet effet translucide, les pétales révèlent toute l'arborescence de leurs nervures et l'entêtement de la nature à survivre, même quand elle est à son couchant. Ces leçons de choses témoignent à quel point il s'agit là encore, pour ces artistes intranquilles de fixer la mémoire fugace du vivant et du présent avant qu'ils ne déclinent.

